

Germaniste et traducteur, journaliste et homme de théâtre, essayiste et romancier, Jacques De Decker est né à Bruxelles en 1945. Il est Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique depuis 2002.



© Opale

Du même auteur :

Romans et nouvelles

La grande roue

Grasset, 1985; Labor, coll. Espace Nord, 1993

Parades amoureuses

Grasset, 1990

Le ventre de la baleine

Labor, 1996

Tu n'as rien vu à Waterloo

Le Grand Miroir, 2003

Théâtre

Tranches de dimanche

Actes Sud Papiers, 1987

Fitness

L'Ambedui, 1993

Petit matin, grand soir

L'Ambedui, 1997

Le magnolia

Lansman, 1998

Essais

Bruxelles, un guide intime

Autrement, 1987

En lisant, en écoutant

Luce Wilquin, 1996

La brosse à relire

Luce Wilquin, 1999

Un bagage poétique pour le troisième millénaire

Luce Wilquin, 2001



Un soir d'été qui commence

Jacques De Decker



Ambiorix, je ne connais pas. Il devait être un copain d'Astérix, mais je ne l'ai jamais trouvé dans un album. Je ne les ai pas tous lus, remarquez. Mais le square Ambiorix, je connais. Il y a de l'ambiance, surtout quand on approche de l'été, et que le temps est de la partie. C'est en traversant le square que je m'aperçois presque à tous les coups que le beau temps est revenu. Il y a toutes ces filles qui déambulent, ou qui lisent sur les bancs, ou qui s'allongent sur l'herbe. Un vrai jardin, qui répand comme une nausée heureuse, c'est l'ivresse. Sur la plaine de jeux, parfois, on les voit jouer au ballon. Il y a plein de choses à découvrir, lorsque des filles jouent au ballon. Leurs seins qui dansent sous les blousons, et lorsqu'elles ne portent pas de jeans, leurs cuisses qu'on mate sous les jupettes. Parfois, elles me jettent des regards en coin, comme si elles voulaient que je vienne me joindre à elles. Elles ne m'ont pas bien regardé ? Moi, un mec, dans une équipe de nanas ! Ce serait la catastrophe pour celles d'en face. Je ne peux pas leur faire ça. Et puis, si je me mêlais à la partie, je ne pourrais plus les regarder...

« Bloem, qu'elles disent, Bloem, regarder, ça tu sais faire, mais pour le reste, zéro ! » Qu'est-ce qu'elles en savent, d'abord ? elle m'ont jamais vu, au fond de mon lit, quand je pense à elles. Surtout la Grecque. Les Grecques, je les repère tout de suite. Il y a les pires, celles que je peux pas sentir. Mais celle-là, elle me travaille. Elle a une façon de cligner de l'œil qui vous retourne un homme. C'est elle, la première, qui m'a appelé Bloem. Elle m'avait vu, à une terrasse de la rue Archimède, en train de vendre mes fleurs. Dès les premiers beaux jours, on voit les promeneurs se poser là, en couples plus qu'en groupes. C'est le moment pour glisser le bouquet sous leur nez. Et c'est dingue comme ça marche. Surtout plus tard dans la soirée, quand le soleil commence à baisser, dans l'axe de la rue de la Loi, que les voitures



scintillent sous les rayons, que le bitume resplendit. C'est la bonne heure, le moment où les affaires tournent le mieux. Avant, c'est beaucoup plus calme. Je ne m'énerve pas, je glande, je m'assieds sur un banc du square, j'ai mes bouquets dans mon panier, je ferme parfois les yeux, j'écoute les oiseaux, j'entends les enfants qui crient, les sandales des filles qui battent le sable de la plaine de jeux. C'est comme à Hissalrik, quand j'étais petit, sauf qu'il fait nettement moins chaud, il y a un vent doux, souvent, qui vous glisse sur le visage. Elles se parlent dans toutes les langues, les filles, jamais le turc.

Moi, je parle de moins en moins le turc. Y a pas souvent des Turcs dans les restaurants de la rue Archimède, je les reconnaîtrais tout de suite. C'est pas l'endroit, les Turcs, il leur faut ce qu'ils aiment dans leur assiette, et la musique, et les danseuses qui passent entre les tables. C'est pas le genre de la rue Archimède. Pour ça, il y a la chaussée d'Haecht, c'est là que j'habite, enfin, pas tout à fait. Mon adresse, c'est rue de la Consolation. C'est pas ça qui me console le plus dans la vie. Le seul avantage, c'est qu'elle n'est pas loin du quartier où je travaille. Je m'enfile la rue des Coteaux, je traverse la chaussée de Louvain, je passe square Gutenberg et je suis tout de suite au square Marie-Louise. Une nuit prochaine, je sens que je ne pourrai plus résister. Je vais plonger dans l'étang, nager jusqu'au rocher qui se dresse en son milieu. Il m'attire, ce rocher, je ne sais pas pourquoi, comme une île où m'attendrait une femme extraordinaire.

Personne ne m'attend, sinon à Hissalrik, peut-être. Si elle ne m'a pas oublié. On était si jeunes. Quand la mère est morte, que le père m'a appelé à Bruxelles, et que je lui ai annoncé que je partais, elle a baissé les paupières, rien d'autre. Elle n'a pas dit : « Emmène-moi avec toi. » De toute façon, elle savait que son père serait contre. Des fois, je me dis que ma vie est là-bas, aux Dardanelles, auprès d'elle, et pas

avec le père. C'est vrai qu'il fait de bonnes affaires, avec tout ce matériel qu'il vend en dessous du prix, tout ce qu'il traficote dans ce grand hangar dont personne ne voulait, et dont il a fait un entrepôt. Il a tout fait pour que je travaille avec lui, tout. J'ai tenu bon, il a fini par écraser. Il trouve qu'il n'y a plus rien à tirer de moi. C'est mieux comme ça. J'ai mes fleurs, mon panier, mon commerce, et il me suffit amplement.

Quand les filles m'auront assez vu, elles m'interpelleront. « Alors, Bloem, tu es toujours là ? » Elles m'appellent comme ça parce que « Bloem, fleurs », c'est ce que je dis quand je tends mes fleurs aux belles, et aux moins belles. C'est pas à moi de faire la différence. Parfois, je ne dis rien, je tends mon petit bouquet, devant la belle ou la moins belle en question, et j'attends la réaction. Je lis ça dans l'oeil, et c'est immédiat. Y a celles à qui ça ne fait ni chaud ni froid. Et celles dont l'oeil s'allume. Je dis bien « l'oeil », comme si elles n'en avaient qu'un. C'est pour ça qu'on a deux yeux. Pour pouvoir faire deux choses différentes. C'est pour ça aussi qu'on peut s'en tirer avec un seul. J'ai eu ça une fois. Elle était belle, terriblement belle. Je l'avais vue dès que je m'étais approché des tables, c'était sur le coin, en face du Berlaimont. J'ai tendu mon bouquet, et j'ai vu que son autre oeil ne faisait rien, qu'il suivait le premier tout simplement. Le premier s'est émerveillé, comme s'il était heureux de pouvoir s'émerveiller encore, de ne pas être éteint comme l'autre. Puis il s'est tourné vers l'homme, et j'ai senti qu'il n'y avait rien de plus à faire, que l'affaire était dans le sac. Il valait mieux ne pas insister, d'ailleurs. Ces fleurs, elle les voulait, à ce coin de rue-là, à ce moment-là. Elle saurait toute sa vie qu'il lui avait offert ces fleurs-là, elle se souviendrait de ce coin de rue, de cette heure-là, de l'inclinaison du soleil, de la douceur de l'air. Oui, ça existe, ces choses-là. Je me rends bien compte. C'est facile, de vendre des fleurs aux amoureux, il ne faut pas de ruse, pas de tactique.



